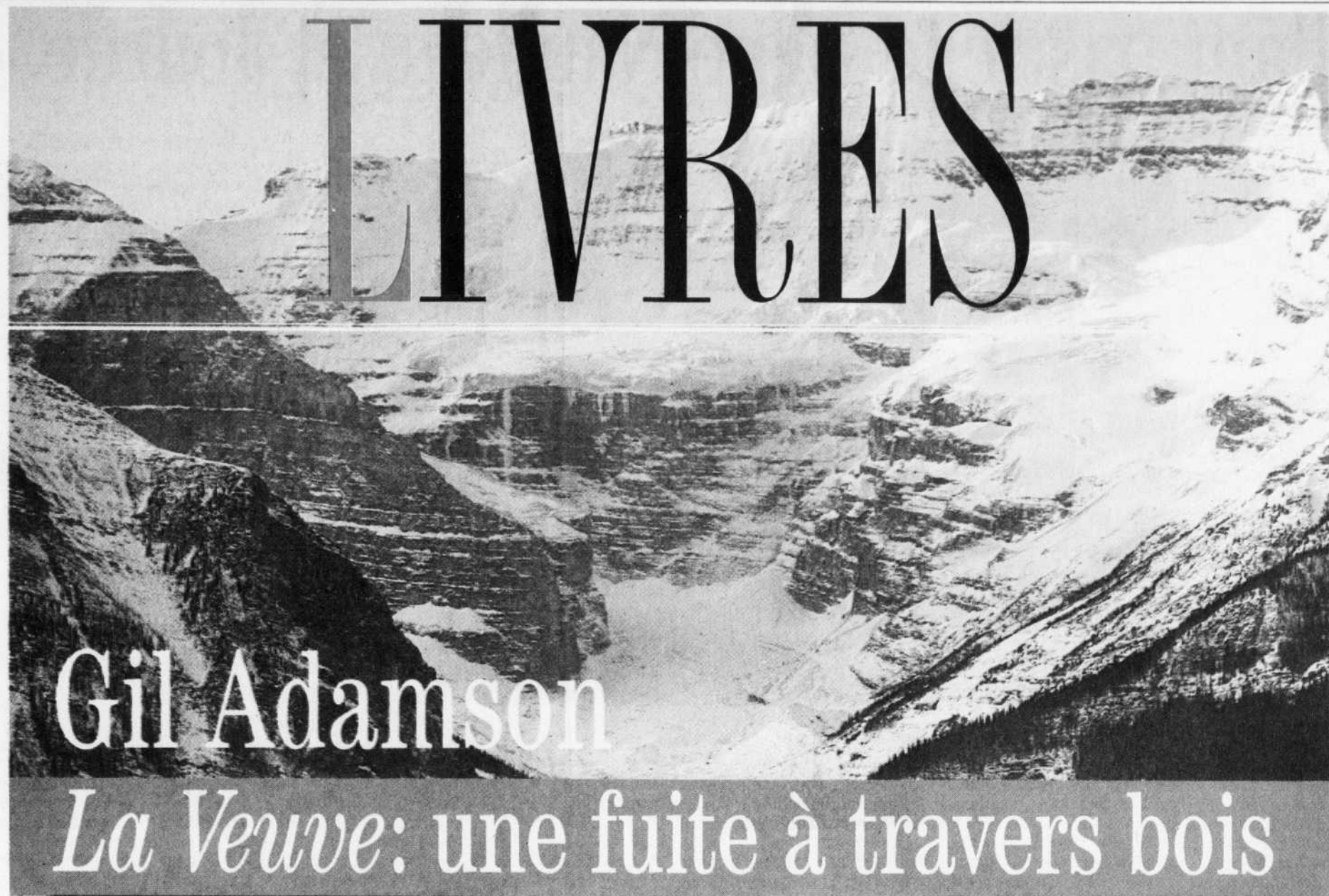




**LITTÉRATURE**  
Lagarde, Jourde et Naulleau  
Page F 2



**RELIGION**  
Le Jésus de Jasmin  
Page F 6



Gil Adamson

*La Veuve: une fuite à travers bois*



COLLAGE: TIFFET LE DEVOIR

Dans un premier roman qui vient d'être traduit chez Boréal, la Canadienne anglaise Gil Adamson campe une veuve en fuite dans les Rocheuses au début du XX<sup>e</sup> siècle.

CAROLINE MONTPETIT

Mary, c'était d'abord le nom d'un poème, que Gil Adamson a longtemps conservé dans le secret de ses tiroirs. On y rencontrait une jeune femme, une criminelle, qui fuyait. En entrevue, Gil Adamson raconte que la poésie a ce pouvoir d'évocation qui a tracé la voie à son premier roman, *La Veuve*, tout juste traduit en français chez Boréal. Dans le poème, la jeune héroïne Mary était vêtue de noir, ce qui pouvait indiquer, d'une part, qu'elle était veuve, et d'autre part, qu'elle vivait à une époque où c'était encore la coutume de porter ainsi le deuil. «*Mais dans le poème, le personnage de la veuve est beaucoup plus dur*», racontait l'auteure en entrevue, au cours d'un récent passage à Montréal. Tandis que dans le roman, cette jeune femme un peu folle, perdue au milieu des bois, qui a tué son mari, inspire, sinon de la sympathie, du moins une certaine pitié.

«*Il y a de l'art dans la folie, dans sa désastreuse immédiateté*», écrit d'ailleurs Adamson au début de son roman. L'auteure admet aussi qu'il y a une forme de folie contrôlée dans la création littéraire, dans cette tentative de donner un destin à des personnages fictifs, qui n'existent, au début, que dans l'imagination de celui ou celle qui les a créés. La démente de son personnage principal, quant à lui, malgré ses visions et ses hallucinations, n'est pas diagnostiquée.

«*Peut-être qu'elle souffre simplement d'une profonde dépression post-partum, accentuée du fait qu'elle a perdu son enfant*», suggère-t-elle. C'est le genre de questions que l'auteure a volontairement laissées en suspens, comme elle n'a pas voulu non plus trancher sur la culpabilité de la veuve, à savoir si son meurtre est justifié ou non. «*Je ne voulais pas que l'intrigue corresponde à des clichés, celui de la femme battue qui tue son mari pour se défendre, par exemple*», dit-elle. Elle explique avoir couvé son roman longtemps, et pris un réel plaisir à l'écrire.

«*Jusque-là, je n'avais écrit que des poèmes et des nouvelles, et je me demandais si j'étais capable d'écrire plus long*». La nuit, elle se plonge donc dans ce roman qu'elle mettra des années à écrire, une sorte de western au féminin qui se déroule dans les Rocheuses canadiennes. Une écriture qu'elle poursuit

comme pour elle-même, dans l'intimité. Et un premier roman qui lui vaudra tout de même de nombreux prix, dont le Hammet Award, décerné au meilleur roman «*policier*».

«*Je ne dirais pas que c'est un roman policier [NDR: on dit crime novel en anglais], mais il y a un crime dans le récit*», explique Gil Adamson.

Il est vrai que l'on sait d'entrée de jeu que la jeune femme de 19 ans en cavale au milieu de la nuit est devenue «*veuve par sa faute*». Mais ce qui est en jeu dans le récit, en plus du pourquoi et du comment de ce meurtre, c'est comment cette jeune femme va survivre dans un environnement hostile, poursuivie par

deux hommes qui veulent venger son défunt mari.

**Une avalanche véritable**

L'action du livre a lieu en 1903, date à laquelle la ville de Frank, en Alberta, dont il est question dans le livre, a réellement été ensevelie sous une avalanche de pierres. Cette date et ce lieu ont été choisis à un moment où le roman, qui ne faisait alors pas plus d'une centaine de pages, se situait encore dans un lieu imaginaire pour l'auteure.

«*Je suis allée visiter mon frère en Alberta, et en arrivant dans la province, j'ai vu un panneau faisant mention de cette avalanche historique*», se souvient Adamson,

«*J'ai fait beaucoup de recherche sur l'époque, et j'ai réalisé à quel point la vie était différente pour tout le monde*»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Gil Adamson a situé l'action de son roman dans une ville victime d'une avalanche.

qui vit pour sa part à Toronto.

A partir de ce moment-là, Gil Adamson s'est lancée dans une recherche intense, qui n'a pas facilité la rédaction du roman, explique-t-elle. Car si l'avalanche relatée dans le livre a réellement eu lieu, des personnages, comme William Moreland, baptisé du surnom «*le Coureur des crêtes*» et qui côtoie la veuve du roman, ont aussi véritablement existé.

«*Je me suis mise à me renseigner sur les ermites, et je suis tombée sur ce personnage de William Moreland qui a vécu en Idaho. Il pouvait passer jusqu'à sept ans sans voir personne, puis essayer de revivre en société, et disparaître de nouveau pour sept ans. Il a effectivement été accusé d'avoir volé des provisions dans des cabines destinées aux voyageurs. Comme bien des ermites, il a fini par mourir dans l'ignorance de tous, mais j'ai décidé, dans mon roman, de le faire migrer au Canada. Je le trouvais sympathique*», explique Gil Adamson en souriant.

Il faut dire aussi que Gil Adamson est une très grande lectrice de «*westerns littéraires*». Le sien a pourtant ceci de particulier que son héros est une femme, qui se démène dans un environnement qu'elle ne connaît pas, elle qui provient d'une famille aisée, entre un père dépressif et une grand-mère pressée de la marier. «*J'ai fait beaucoup de recherche sur l'époque, et j'ai réalisé à quel point la vie était différente pour tout le monde*», dit-elle. Une fois mariée, la jeune Mary a de la difficulté à assumer les tâches familiales, comme elle trouvera ardu de s'adapter à la forêt une fois en fuite. Dans sa recherche, Gil Adamson a intégré les souvenirs récoltés auprès de sa grand-mère, qui a grandi à Winnipeg et pour qui la lessive, par exemple, avant l'invention des machines à laver, était une longue et pénible corvée.

«*Elle me racontait des scènes dans lesquelles il fallait faire fondre de la neige pour avoir de l'eau pour boire*», ajoute-t-elle.

Par-dessus tout, c'est à la nature sauvage qu'est confrontée l'héroïne du roman, et dans laquelle aime se perdre le lecteur. Une nature à la fois belle et troublante, qu'on a du même coup très envie de retrouver.

Le Devoir

**LA VEUVE**

Gil Adamson  
Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin  
et Paul Gagné  
Boréal  
Montréal, 2009, 423 pages

Voir la critique de Danielle Laurin en page F 3

## LIVRES

ESSAI ÉTRANGER

## Brillant pastiche signé Naulleau et Jourde

FRANÇOIS TÉTREAU

Éric Naulleau et Pierre Jourde se propulsent loin dans le présent siècle, voire à l'orée du prochain, pour mieux présenter 17 auteurs français de notre époque, à la manière de Lagarde et Michard, célèbres pour leur manuel d'initiation à la littérature, accompagné de remarques sur le style, d'exercices et de corrigés. Mais qu'on ne se méprenne pas: si leur livre est bel et bien un pastiche du Lagarde et Michard, les extraits de romans et d'essais commentés ici sont rigoureusement authentiques.

On se souviendra peut-être qu'en 2003, Éric Naulleau, alors un éditeur inconnu et traducteur de poètes bulgares, a publié chez un éditeur confidentiel *Petit déjeuner chez Tyrannie*, dans lequel il se moquait copieusement et avec beaucoup d'esprit de la directrice du *Monde des livres*, Josyane Savigneau. Cette dernière avait pris la mouche après que Naulleau eut publié *La Littérature sans estomac*, un essai de Jourde portant sur la littérature française contemporaine, où l'auteur s'employait méthodiquement à séparer le bon grain de l'ivraie. A la suite de cela, les deux amis ont lancé leur *Jourde & Naulleau*, non sans déclencher des accès de prurit dans certaines salles de rédaction, réputées pour leur goût irréfutable et sûr. Leur étrange lorsqu'on sait combien il a été conspué, Naulleau est devenu depuis deux ans une véritable célébrité en collaborant à l'émission de Laurent Ruquier *On n'est pas couché* (diffusée à



Pierre Jourde (à l'avant-plan) et Éric Naulleau

TV5), où, sans complaisance jamais, il ramène les auteurs à leurs textes et s'intéresse au style. Le fait qu'un chroniqueur parle du sens et du style des livres dans une émission de variétés est en soi un tour de force. Ou une incongruité aux yeux des directeurs de chaînes. Aujourd'hui, Naulleau, qui a même droit à une marionnette aux *Guignols de l'info*, est traité sur tous les tons, même les plus outranciers, de «méchant», de «snipper»

intolérable, alors que, répétons-le, plutôt que de céder aux sirènes du marché, plutôt que de polir les chaussures de vedettes surmédialisées, posant aux perscutées, il s'attache uniquement aux qualités et aux défauts des textes, sans égard à la notoriété des auteurs présents à l'émission (on peut voir, sur *Dailymotion*, avec quel aplomb il leur donne la réplique).

Il reste qu'à la télévision, on n'a pas toujours le temps d'en-

trer dans les détails, c'est pourquoi la lecture de *Jourde & Naulleau* mérite le détour, d'autant qu'il est vendu à un prix assez modique. A la fois sérieuse et très spirituelle, ce manuel revu et augmenté met en lumière — de même qu'en perspective — l'écriture des Sollers, A. Jardin, D. de Villepin, Labro, Besson et autres Gavalda, grands habitués des salons ou des plateaux de télé. Certes, il est toujours amusant de voir ridiculisées de

fausses valeurs, ou des pointures inférieures à leur réputation, mais cela est encore plus jouissif quand ceux qui s'en chargent le font avec brio et une cinglante ironie.

Ainsi, tout comme Lagarde et Michard entendaient nous édifier en présentant Balzac, Hugo et Lamartine, Jourde et Naulleau adoptent le même ton (à quelques exceptions près), celui de l'éloge, ce qui nous vaut de franches rigolades, quand ce ne sont pas des crises de fou rire. Chaque chapitre commence par une brève biographie de l'auteur étudié, suivie d'extraits de son œuvre, ponctués de notes, attirant l'attention sur les techniques employées («*Noter ici la prudence avec laquelle l'auteur introduit la comparaison*»), sur l'influence de tel auteur sur tel autre, ou encore sur les pièges dans lesquels on tombe lorsqu'on a l'inconscience d'écrire de façon trop amphigourique ou naïve.

## Des exemples

Chacun d'entre nous chérît ses têtes de Turc et se délectera si celles-ci se nomment tantôt Philippe Joyaux — un écrivain lisible, ayant réussi à se hisser à des sommets d'illibilité, avant de choir à nouveau dans la lisibilité après une navrante cure de désintoxication — ou BHL, présenté comme un grand humoriste, capable de déridier toute une génération — la nôtre — assombrie par les prohibitions du politiquement correct. Son «roman-quête», *Qui a tué Daniel Pearl?*, est comparé ici à une aventure

de James Bond «explicitement à la période Roger Moore (la meilleure à notre sens) et, plus précisément, à l'épisode intitulé *Octopussy* [...] A la quête d'un œuf de Fabergé répond l'enquête sur Pearl [...] à la pieuvre qui donne son titre au film [...] répond la tarentule que BHL voit dans l'œil de son voisin pakistanais [...] au jabot immaculé de James Bond répond l'impeccable chemise de BHL, aux méchants enturbannés d'Inde et d'Afghanistan, qui poursuivent Roger Moore, répondent leurs terribles homologues de Karachi pendus aux basques de Bernard-Henri Lévy».

Par ailleurs, dans le chapitre consacré à Christine Angot, Jourde et Naulleau s'en prennent aussi à certains travers de notre époque: «A ce sujet, il faut savoir qu'au tournant des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles s'étaient également constitués des comités chargés de déterminer si comparer sa fille à une truie en chaleur était de l'art ou du cochon. Dans le cas de Christine Angot, ainsi tranchait-on invariablement, c'était de l'art.»

Après la lecture de cet essai à forte teneur satirique, plusieurs d'entre nous ne sauront plus détacher dans leur esprit un certain auteur peu modeste de sa poilante «daurade au sel». Un délire.

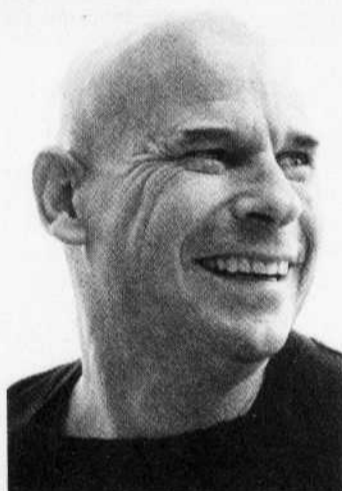
Collaboration spéciale

LE JOURDE & NAULLEAU  
PRÉCIS DE LITTÉRATURE  
DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE  
Pierre Jourde - Éric Naulleau

## Une biographie people de Guy Laliberté

Un journaliste *people*, Ian Halperin, publie une biographie de Guy Laliberté, le fondateur du Cirque du Soleil. L'auteur se présente comme un ancien ami de Laliberté et de son ex-conjointe. Selon son éditeur montréalais, Transit Média, *Guy Laliberté: la vie fabuleuse du créateur du Cirque du Soleil* promet, entre autres, de faire la lumière sur des soirées privées «mystérieuses et flamboyantes, où la drogue et les orgies sont au menu».

Comme René Angélil, auquel le livre fait semblé-t-il écho, Guy Laliberté est un joueur de poker de «classe mondiale» qui, selon son éditeur, «n'hésite pas à laisser gagner ses adversaires pour leur éviter la faillite». Ian Halperin a notamment écrit des livres sur Michael Jackson, Céline Dion et Kurt Cobain. Son livre consacré à Guy Laliberté doit paraître le 2 juin. Les Éditions Transit sont dirigées par François Turgeon, fils de l'écrivain et éditeur Pierre Turgeon, lequel agit à titre de président de cette nouvelle entreprise qui publie des ouvrages popu-



Guy Laliberté

laire «à Montréal, Toronto et New York». Pierre Turgeon a connu des démêlés judiciaires qui l'ont mené à être condamné cette année pour avoir disposé de façon frauduleuse de ses biens en 2004 lors de la faillite de Trait-d'Union, sa maison d'édition disparue l'année suivante.

Le Devoir

## L'Héritage en édition de luxe

VÉRONIQUE SAMSON

D'abord un téléroman populaire, puis une pièce de théâtre, *L'Héritage* de Victor-Lévy Beaulieu paraît maintenant dans sa version romanesque définitive. Les premier et deuxième tomes, publiés respectivement en 1987 et en 1991, étaient depuis longtemps épuisés. Le troisième tome, lui, n'avait tout simplement jamais paru. Dans cette version complétée, publiée aux Éditions Trois-Pistoles, *L'Héritage* prend sa pleine mesure.

La célèbre saga met en scène les Galarneau, une famille

de Trois-Pistoles, le patelin natal de Victor-Lévy Beaulieu. Elle gravite autour de Xavier Galarneau, un fermier sévère mais passionné par les chevaux. Les enfants, Junior, Julie et Miville, témoignent des tourments de leur père depuis la fuite de l'ainée, Myriam, à Montréal.

L'histoire de *L'Héritage*, à la fois dure et forte, a captivé les Québécois dès son arrivée au petit écran, sur les ondes de Radio-Canada.

Ce récit monumental de Victor-Lévy Beaulieu est également disponible, dès le 1<sup>er</sup> juin, en édition de luxe. L'écrivain

avait aussi publié en 2006 une version de luxe pour son *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*. Cette nouvelle édition limitée à 100 exemplaires numérotés sera vendue au prix de 750 \$ chacune. Beau papier, reliure soignée, tranche dorée, chaque exemplaire sera accompagné d'une dédicace personnalisée de l'auteur.

Cette édition spéciale souligne les 40 ans de vie d'éditeur et d'écrivain de Victor-Lévy Beaulieu, ainsi que les 15 ans des Éditions Trois-Pistoles.

Collaboratrice du Devoir



EN BREF

## Redécouvrir le Vieux-Québec

L'historien de l'architecture David Mendel fait paraître *QUÉBEC, ville du patrimoine mondial*, le premier ouvrage d'une collection de guides consacrés à la découverte de l'héritage culturel. Il s'intéresse de près dans ces pages au Vieux-Québec, protégé par l'UNESCO depuis 1985. L'ouvrage offre le récit de l'histoire de la ville, complété par d'abondantes précisions sur son architecture. Mendel y propose un parcours des lieux et monuments les mieux connus de la ville, avec la mission de faire plus qu'un simple guide touristique. Plus de 150 photographies de Luc-Antoine Couturier accompa-



gnent le texte et mettent en valeur les beautés du Vieux-Québec. — *Le Devoir*

## Beyrouth, capitale du livre 2009

Beyrouth est officiellement nommée «capitale mondiale du livre» pour l'année 2009. Le titre décerné par l'UNESCO est une reconnaissance symbolique. A Beyrouth, le comité organisateur défend trois objectifs. Le premier concerne le développement du réseau des éditeurs et des libraires. Le second vise la promotion de la lecture dans les écoles. Enfin, le troisième objectif, en collaboration avec les ambassades, est l'adoption d'une approche diversifiée de la culture, avec l'invitation d'écrivains des pays qu'elles représentent. Des poètes allemands, mexicains, des romanciers français, des éditeurs italiens, égyptiens, des designers

espagnols, des illustrateurs suisses, des professionnels du livre néerlandais, des libraires algériens, marocains, syriens, tunisiens, émiratis sont ainsi attendus au Liban toute l'année. Des expositions sont en cours. Au Virgin Megastore, en plein cœur de la ville, ont par exemple été exposés sans complexe et côte à côte *Mein Kampf*, d'Adolf Hitler, et *The Secret Life of Syrian Lingerie* (La Vie secrète de la lingerie syrienne). Au Moyen-Orient, le Liban est le pays arabe qui échappe le mieux à la censure. La Sûreté générale proscrit surtout les ouvrages critiquant la religion, souvent sur l'injonction d'associations représentant l'une ou l'autre des dix-sept communautés confessionnelles que compte ce pays. — *Le Devoir*

## VIENT DE PARAÎTRE

Richard Vézina

## GASTON, BIBIANE ET LES BALLONS ROSES

Une chicane de famille...

Un grand-père qui refuse d'oublier sa petite-fille...

Une histoire prenante, une écriture d'une rare fraîcheur.

CARTE BLANCHE  
En vente en librairie

204 pages • 19,95 \$

NOUVELLE PARUTION

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

## Un siècle d'histoire

par Denis Goulet

Un livre coédité par Bibliothèque et Archives nationales du Québec et les Éditions Fides

Cet ouvrage richement illustré relate l'histoire fascinante de la rencontre de trois grandes institutions — la Bibliothèque nationale du Québec, les Archives nationales du Québec et la Grande bibliothèque du Québec —, lesquelles ont donné naissance à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ).

39,95 \$ (taxe en sus) / 360 pages couleur

En vente dans les librairies et à la Boutique de la Grande Bibliothèque (boutique@banq.qc.ca; 514 873-1101, poste 3424 ou sans frais d'ailleurs au Québec au 1 800 363-9028, poste 3424)

Bibliothèque et Archives nationales Québec FIDES ISBN 978-2-7621-2810-9

## LITTÉRATURE

## Terrifiant de beauté



DANIELLE LAURIN

Une femme en fuite. Une veuve de 19 ans. Qui a tué elle-même son mari, on ne sait pas pourquoi ni comment, pas encore. Elle court, à perdre haleine, dans la forêt. C'est le point de départ de *La Veuve*.

«C'était la nuit, et les chiens surgirent d'entre les arbres, déchainés, hurlants.» Ça commence comme ça. Et tout de suite on est là. On sent le souffle de la femme qui s'épuise, le danger qui guette. On est aux aguets.

On s'effraie, comme elle, autant qu'elle, la veuve, de voir apparaître soudain ses poursuivants, deux géants roux assoiffés de vengeance; ses beaux-frères. Comment leur échapper, comment sauver sa peau?

Cette poursuite, qui prend place dans l'Ouest canadien au début du XIX<sup>e</sup> siècle, constitue le cœur du roman. Le premier roman que signe Gil Adamson. Une Torontoise de 48 ans qui a fait sa marque comme poète et nouvelliste. Et

qui pourrait bien, désormais, figurer parmi les grands romanciers de notre temps.

L'un d'eux, Michael Ondaatje, a d'ailleurs dit, à propos de *La Veuve*, couvert de prix et acclamé par la critique anglo-saxonne: «Un premier roman remarquable, plein de verve, superbement écrit, avec tout le panache de l'aventure de haut vol.»

Tout à fait d'accord. Bien sûr, il faut aimer les descriptions détaillées, il faut vouloir se perdre dans la nature sauvage, il faut accepter de perdre pied, de se faire avaler par un monde où réalité et délire hallucinatoire se confondent.

Il faut aimer l'errance. Et les allers-retours dans le temps. Les souvenirs qui émergent au tournant. Qui, à force, finissent par éclairer le présent, mais par bribes, par fragments.

Peu à peu, on va comprendre d'où elle vient, cette jeune veuve, «veuve par sa faute». Le spectre de la mère morte, l'image du père dévasté, de la grand-mère rigide: toute l'enfance va défiler. Se mêlant aux angoisses de la fuite.

Non, rien ne la préparait, cette fille qu'on préférait docile, effacée, dépendante, pas trop intelligente, pas trop éduquée, pas trop libre... à cette vie sauvage, cette vie d'errance, de misère, où la faim tenaille et le froid menace, où il faut chasser pour se nourrir, se cacher pour

survivre. Et lutter avec ses démons intérieurs, seule au monde.

Peu à peu, on va aussi revisiter les moments-clés de sa vie conjugale, basée sur la tromperie, le mensonge, la violence. Le beau rêve, la belle promesse qui s'effondrent. La désolation. Et le bébé qui arrive au milieu de tout ça. Le bébé mort, qui va conduire à la folie, entraîner l'irréparable.

Autre strate qui s'ajoute: les rencontres, au gré du parcours de la veuve pour sauver sa peau. Toutes sortes de rencontres, avec des personnages plus grands que nature. Certains sont là pour aider, d'autres pour mal faire.

Certains ne font que passer, d'autres scelleront à jamais le destin de la veuve.

Et puis il y a l'amour, aussi, sur sa route. L'amour absolu, impossible. L'amour qui chavire, qui gémit, qui explose. Qui s'immerse dans la moindre parcelle de peau. Et qui fait peur.

Il y a tout cela qui s'imbrique dans *La Veuve*. C'est un roman complexe, oui. Mais sans lourdeur, sans que jamais l'on ne sente la fabrication.

C'est un roman comme on en lit rarement. Une sorte de western au féminin, un roman d'aventures, certes, où l'action, les rebondissements, le rocbolesque sont au rendez-vous. Mais portés par une plume lyrique, puissante.

Certaines phrases sont comme des coups de poignard. Elles tombent, implacables, assassines. Au milieu de nulle part. Celle-ci, par exemple, après une nuit de tourmentes: «Le soleil se leva sur la femme et le cheval, créatures impitoyables qui baissaient la tête à la manière de condamnés à mort.»

Et puis ça repart. Les voix, les visions, les réminiscences du passé qui surgissent, se jettent sur la veuve comme sur une proie, la broient, tandis que les menaces extérieures se multiplient, que les colosses extérieurs se rapprochent dangereusement.

C'est une femme seule, désespérée, épuisée, au bord de la folie, qu'on suit. Et c'est à l'intérieur d'elle-même qu'on plonge tandis qu'elle fuit. Ça vibre de partout.

C'est la grande force de *La Veuve*: on en vient à ressentir physiquement le trouble de l'héroïne. On est avec elle complètement. Et en même temps, on voudrait la sauver, la sortir du gouffre.

C'est la clameur des ténèbres qu'on entend, c'est terrifiant. Terrifiant de beauté.

## LA VEUVE

Gil Adamson

Traduction de Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Boréal/Christian Bourgois

Montréal/Paris, 2009, 424 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## TripTik erratique

CHRISTIAN DESMEULES

«L'homme dépend très étroitement de son reflet dans l'âme d'autrui, cette âme fut-elle celle d'un crétin», écrit Gombrowicz dans *Ferdynand*. Cette motivation pousse des hommes et des femmes, écrivains, éditeurs, imprimeurs et journalistes, toute une chaîne de complexité bénigne, à nous proposer chaque année de plus en plus de livres.

Éric Gougeon, né en 1976, ajoute sa petite pierre à l'édifice branlant de la production littéraire contemporaine avec *Itinéraire d'un salaud ordinaire*, un premier roman sans beaucoup d'envergure qui tient du *road novel* et de la peine d'amour aux motifs anémiques.

Conseiller politique auprès du Parti national, formation au pouvoir à Québec, François Deller, 31 ans, surfe sur la vie avec toute l'assurance et le cynisme d'un trentenaire qui est à l'aube de son déclin. «Depuis l'âge de dix-huit ans, j'avais l'habitude de me payer des putes», nous avoue-t-il. Plus simple, «pas de cérémonie», peut-être même plus économique.

Après une brève relation sentimentale et (surtout) sexuelle avec une danseuse nue, une «demi-mondaine» pressée comme lui de gravir les échelons du pouvoir, il ressent le besoin de s'éloigner pour un temps de la politique et pourquoi pas, qui sait, de se retrouver un peu: «Tout ce temps à mentir aux autres et surtout à soi-même.»

Pour le reste, la trame du roman est surtout constituée du compte rendu d'un voyage chaotique et initiatique en Italie, par des anecdotes professionnelles et quelques souve-

nirs d'enfance et d'adolescence du narrateur — liés notamment à la mort de sa mère lorsqu'il avait onze ans et à sa relation quasi inexistante avec son paternel.

En Italie, petit garçon seul traînant le souvenir de la belle Annie — ou l'humiliation d'avoir été jeté —, il aura l'occasion de boire beaucoup, de prendre de l'ecstasy et de vivre un ménage à trois improvisé avec une Italienne et l'un de ses amis rencontrés par hasard. Après quelques semaines de flottage, défiguré à la suite d'un accident d'auto, notre «salaud ordinaire», sans doute parce qu'il n'en a plus les moyens, se voit forcé de remettre en question son arrogance habituelle.

Prostituées, bars de danseuses, triolisme improvisé, provocation émue et apitoiement: c'est le cocktail approximatif que brasse cet *Itinéraire d'un salaud ordinaire*, qui propose aussi un certain nombre d'écarts touristico-didactiques qui pourraient figurer dans un guide Michelin.

Écrit sans beaucoup de style, et sans oreille (Hemingway: «Un écrivain sans oreille est comme un boxeur sans main gauche»), le roman d'Éric Gougeon ne creuse pas vraiment la psychologie de son protagoniste, se contentant de le faire figurer dans des situations où la vraisemblance n'est pas toujours au rendez-vous.

Collaborateur du Devoir

## ITINÉRAIRE D'UN SALAUD ORDINAIRE

Éric Gougeon  
Québec Amérique  
Montréal, 2009, 264 pages

## EN BREF

## Les Patriotes en bédé

Dans *La République assassinée des Patriotes* (Les Éditions Soleil de minuit), l'auteur jeunesse et bédéiste Jocelyn Jalette raconte, avec un sens pédagogique qui

combine bellement humour et gravité, l'épopée des célèbres Patriotes de 1837-1838 et ses suites, c'est-à-dire l'aventure indépendante jusqu'à aujourd'hui. Pour faire découvrir aux jeunes Québécois un point de vue particulier sur notre histoire à l'occasion de la fête de ce 18 mai. — *Le Devoir*

## La boussole de la peur

SUZANNE GIGUÈRE

Appelez-la angoisse, peur ou n'importe quoi. C'est un sentiment que chacun peut ressentir, une sorte de néant, de vide qui fait frémir. La peur est un sentiment à la fois primordial et archaïque. Primordial, car il est l'expression d'une interrogation métaphysique sur soi-même ou sur le néant; archaïque, au sens où il fait remonter à la surface quelque chose qui est déjà là et permet l'expression, de manière détournée, de thèmes tabous ou refoulés. La peur comme une littérature du moi, ébranlé ou déconstruit. Claudine Dugué exploite ce très riche humus dans la vingtaine d'histoires qui composent *Poisons en fleurs*, dont certaines suivent la trame des contes.

Peur ancienne (un gardien de phare chahuté par des souvenirs d'enfance), peur de l'autre («la méfiance parle toujours avec les mêmes mots» — *Le jeune romanichel*), peurs nocturnes (*Le funambule du chapiteau*), peur du voyageur (*Le naturaliste du désert*), peur et croyances populaires (*Mombaka et son couteau*), peur et jouissance (*Le petit poisson*), peur métaphysique (*Le joueur de flûte*), peur, rire et outrage (*Le scarabée noir*). Dans ce dernier texte, pour évoquer la face sombre de la folie, l'auteur, l'esprit ludique, entraîne le lecteur dans une farandole de mots qui réveillent l'imaginaire: «un zazou zieute — zoom —

un zèbre à Zanzibar, zut! Le zèbre est zombi.»

La peur est peu de chose et en même temps prend ses aises, s'enfle et se ramifie, mine la confiance. L'auteur en poursuit la déclinaison: la peur de l'amour («Je suis un fugitif de l'amour» — *La bouteille d'huile d'olive*), la peur comme antidote (*La vieille excentrique*). Dans cette nouvelle, l'approche de la mort rend joyeuse une vieille insulaire: «Imaginez l'angoisse de vivre ad vitam aeternam.» Enfin, la peur dangereuse, mais nécessaire quand elle éclaire (*Les sœurs jumelles*).

Claudine Dugué exploite les effets de la peur, de ne révéler que progressivement la nature de ce sentiment inquiétant. Elle met en place une lente progression crispante qui peut débiter par un impact ou une phrase coup-de-poing qui débouche sur une révélation finale. Certaines nouvelles jouent plus sur la simple atmosphère d'inquiétude; d'autres, sur les sources de la peur ou ses effets terribles. D'infimes lézards dissimulés dans la narration provoquent des décalages subtils et préparent l'effet de bascule auquel s'identifie le lecteur.

Pour l'auteur, écrire la peur est surtout une affaire de mots. Ils prennent comme par mimétisme les caractéristiques du sentiment. Ils fourmillent, font des tête-à-queue, s'effarouchent, se perdent et, à l'instant, se retrouvent, br-

lent tel un feu de brousse, restent parfois collés dans la gorge.

Soucieuse du moindre mot, de la moindre virgule, Claudine Dugué fait de l'écriture sa motivation première. Et s'il arrive au lecteur d'être surpris en flagrant délit d'inattention — les nouvelles ne sont

pas toutes dignes d'intérêt —, son regard ne saurait quitter la surface du texte.

Collaboratrice du Devoir

## POISONS EN FLEURS

Claudine Dugué  
Éditions Triptyque  
Montréal, 2009, 160 pages

## ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 5 au 11 mai 2009

## ROMAN

|    |  |
|----|--|
| 1  | QUE SERAIS-JE SANS TOI ?<br>Guillaume Musso (Xo)                           |
| 2  | L'ARRACHEUSE DE TEMPS<br>Fred Pellerin (Sarrazine)                         |
| 3  | CHRONIQUES D'UNE MÈRE INDIGNE T. 1<br>Caroline Allard (Septentrion)        |
| 4  | SANS RIEN NI PERSONNE<br>Marie Laberge (Borealis)                          |
| 5  | MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI...<br>Stieg Larsson (Actes Sud)             |
| 6  | ANGES ET DÉMONS<br>Dan Brown (Pocket)                                      |
| 7  | LE LISEUR<br>Bernhard Schlink (Gallimard)                                  |
| 8  | UNE GRÂCE INFINIE<br>Danielle Steel (Presses de la Cité)                   |
| 9  | TARMAC<br>Nicolas Dickner (Alto)   |
| 10 | LE SUMO QUI NE POUVAIT PAS GROSSIR<br>Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel) |

## OUVRAGE GÉNÉRAL

|    |   |
|----|---|
| 1  | L'ÉNIGMATIQUE CÉLINE DION<br>Denise Bombardier (Xo)                           |
| 2  | HOMMES AU FÉMININ<br>Sylvie Demers (de l'Homme)                               |
| 3  | TELLE MÈRE, QUELLE FILLE !<br>S. Thibault / M. Larouche-Thibault (de l'Homme) |
| 4  | CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE MOURIR / John Izzo (Un monde différent)         |
| 5  | COUP DE POUCE: BARBECUE ET...<br>Coup De Pouce (Transcontinental)             |
| 6  | LA BIBLE DES ANGES<br>Joane Flansburg (Dauphin Blanc)                         |
| 7  | RENÉ ANGELIL: LE MAÎTRE DU JEU<br>Georges-Hébert Germain (Libre Expression)   |
| 8  | PAUL À QUÉBEC<br>Michel Rabagliati (Pastèque)                                 |
| 9  | LA BIBLE DU BARBECUE<br>Steven Raichlen (de l'Homme)                          |
| 10 | LES DÉLICES DE JEAN CHEN<br>Jean Chen (Académie Culinaire du Québec)          |

## JEUNESSE

|    |  |
|----|--|
| 1  | FASCINATION T. 2: TENTATION<br>Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)       |
| 2  | SONRAH T. 1: LES HÉRITIÈRES<br>Line Bordeleau (Québec Amérique)          |
| 3  | AMOUR, TRAPÈZE ET JONGLERIE<br>Émilie Rivard (Boomerang)                 |
| 4  | LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT<br>Mark Cotta Vaz (Hachette jeunesse) |
| 5  | VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE<br>Linda Joy Singleton (ADA)        |
| 6  | ERAGON T. 3: BRISINGR<br>Christopher Paolini (Bayard-Jeunesse)           |
| 7  | ELIAS SPARTE T. 1: L'ORACLE DES...<br>Agnès Ruiz (Boomerang)             |
| 8  | TUNNELS T. 3: CHUTE LIBRE<br>R. Gordon / B. Williams (Michel Lafon)      |
| 9  | LES SCHTROUMPFS T. 27<br>T. Culliford / A. Jost / P. Garray (Lombard)    |
| 10 | TÉA STILTON T. 5: LE VAISSEAU FANTÔME<br>Téa Stilton (Albin Michel)      |

## ANGLOPHONE

|    |  |
|----|--|
| 1  | BREAKING DAWN V. 4<br>Stephanie Meyer (Little Brown & Co)                |
| 2  | MARKED V. 1<br>P. C. Cast / Kristin Cast (St. Martin's Press)            |
| 3  | ANGELS & DEMONS: MOVIE TIE-IN<br>Dan Brown (Pocket)                      |
| 4  | THE ROBERT LUDLUM'S...<br>Eric Van Lustbader (Warner Books)              |
| 5  | LOVE THE ONE YOU'RE WITH<br>Emily Griffin (Griffin)                      |
| 6  | TWILIGHT: DIRECTOR'S NOTEBOOK<br>Catherine Hardwicke (Little Brown & Co) |
| 7  | DREAMS FROM MY FATHER: A STORY...<br>Barack Obama (Three Rivers)         |
| 8  | ALWAYS LOOKING UP<br>Michael J. Fox (Hyperion)                           |
| 9  | CHASING HARRY WINSTON<br>Lauren Weisberger (Downtown Press)              |
| 10 | HOLD TIGHT<br>Harlan Coben (Signet)                                      |

## éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

sous la direction de  
Francine Saillant

## Réinventer l'anthropologie

Les sciences de la culture  
à l'épreuve des globalisations



collaborateurs

Irène Bellier  
Gilles Bibeau  
Jean Copans  
Ellen Hertz  
Mondher Kilani  
François Laplantine  
Pierre-Joseph Laurent  
David Le Breton  
André Mary  
Vintila Mihailescu  
Kabengele Munanga  
Michael Singleton

## LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- Livres d'art et de collections
- Canadiens
- Livres anciens et rares
- Bibliothèque de la Pléiade
- Littérature
- Philosophie
- Sciences humaines
- Service de presse
- BD, livres jeunesse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## LITTÉRATURE

## Parlons un peu du monstre...

*Julius Winsome*, c'est l'histoire de l'homme dont le meilleur ami, un quadrupède, est tué par des chasseurs et qui va devenir chasseur d'hommes



LOUIS HAMELIN

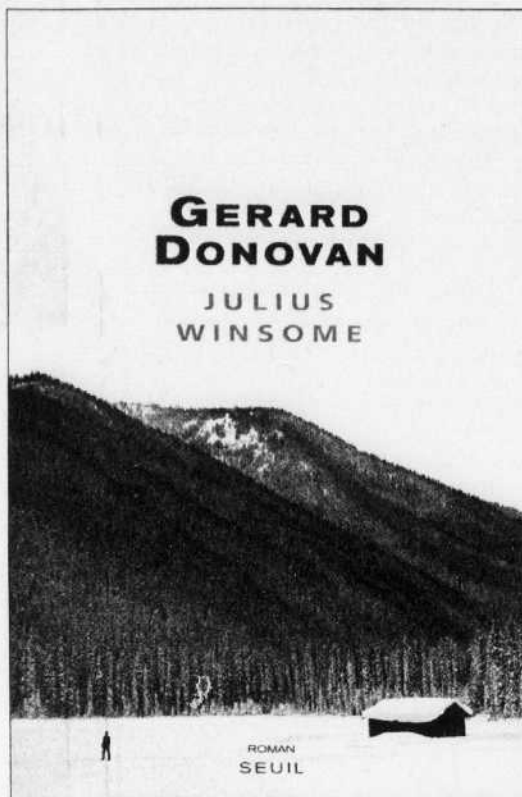
À la tribune du midi de Radio-Canada, lorsque, autour du lancement du film de Denis Villeneuve, cet hiver, il a été question du drame de *Polytechnique*, un auditeur a voulu parler de Gamil Gharbi. Le malaise, en ondes, a été instantané. L'animateur le voyait venir, ce raciste en puissance, bien parti pour dérapier et mentionner en direct l'origine étrangère du tueur, sa naissance sous le sceau d'une autre culture et, pourquoi pas, tant qu'à y être, ses antécédents familiaux? *Vade retro, Satana*. L'important fut rabroué et coupé net, avec un zèle dans le réflexe censorial qui me laissa pantois. On ne parle pas de CA... Je comprenais presque la réaction paniquée de l'animateur devant la porte d'un instant entrouverte sur toutes ces ténèbres amassées... Le mot monstre vient de «montrer». Le cinéma est là pour ça. La littérature, elle, obéit parfois à d'autres lois. J'ai relu dernièrement une phrase de Monterosso par laquelle il expliquait son refus d'écrire un roman sur un sanguinaire dictateur guatémaltèque par sa peur d'être obligé d'entrer dans les pensées de son sujet, au risque de commencer, fût-ce par simple professionnalisme, à le comprendre.

Imaginons maintenant un tireur fou qui, comme Gharbi, aime les mots rares (Marc Lépine, en dépit de ses nombreuses fautes d'orthographe, se définissait comme un érudit rationnel et, à la fin de sa missive d'adieu, il s'excuse pour sa «compensatoire lettre»), un tireur fou qui souffre de tendances paranoïaques et de solitude aussi, bien sûr. Mais le père, plutôt que de le lancer sur les murs comme celui de Gharbi, lui a légué une bibliothèque de quelques milliers

de titres et un penchant pour la prose de Shakespeare. Autre différence: au lieu de s'en prendre à 14 jeunes femmes sans défense, ce tueur-là va jeter son dévolu sur les représentants d'une minorité parfois visible, parfois bien camouflée, mais dont la seule existence témoigne d'une forme de barbarie survivante et honnie, en nos temps de rectitude éclairée: les chasseurs. Si j'ajoute que le déclencheur du meurtre en série, ici, sera le lâche assassinat d'un brave toutou du genre terrier, à bout portant par une de ces brutes, brisant le cœur de son propriétaire, sommes-nous pour autant en présence d'un crime... je ne dirai pas sympathique, mais au moins compréhensible? Un crime qui, à défaut de susciter l'adhésion enthousiaste du lecteur (la vengeance est humaine), pourrait l'amener à réfléchir à la saprée condition humaine, ou même à une certaine absurdité du cours des choses ici-bas (voir la référence des éditeurs à Camus), plutôt que d'offrir une énième variation sur le thème, américain par excellence, d'une violence justicière accompagnée de l'inévitable appel aux bas instincts? *That is the question*, comme dirait le vieux Will.

## Tuer le chien

Ma propre expérience des campagnes boisées et des régions sauvages me porterait plutôt, je l'avoue, à me ranger sans vergogne du côté des tueurs de chiens. J'ai parfois rêvé d'un calibre à vermine équipé d'une lunette de tir quand tel clébard étranglé par sa chaîne, dans une cour située à 200 mètres, s'évertuait à me gêner ma promenade en forêt. L'innocence de l'animal n'excuse aucunement l'idiotie du maître. Mais la qualité de l'écriture, et elle seule, peut, d'un point de vue littéraire, justifier l'existence du monstre humain. J'écris «monstre», mais psychopathe fait aussi l'affaire, l'important étant qu'on sache que je parle de cette race de gens capables de décimer une demi-douzaine de leurs semblables comme si c'était une manière comme une autre de quitter ce monde en beauté et dont les voisins diront en



suite: il était un peu bizarre, mais pas tant que ça. L'attrait de la perversité mentale, de ces gouffres jadis décrits par Poe et au bord desquels on se tient dans un équilibre précaire et secret, avant de faire le pas, semble plus vivant que jamais, comme si, à l'ère du vedettariat instantané, l'acte solitaire suprême qu'est le suicide ne pouvait être que collectif.

C'est donc l'histoire de l'homme dont le meilleur ami, un quadrupède, est tué par des chasseurs et qui va devenir chasseur d'hommes. Chasseur de chasseurs. Victimes antipathiques à souhait, je vous l'accorde. Le massacreur de Bambi, quand il joue bien son rôle, doit s'at-

tendre à l'opprobre des bien-pensants. Ce qui est plus rare, c'est qu'un héros de roman nous inspire davantage d'antipathie que ses ennemis. Julius Winsome, et le roman qui porte son nom, avait tout pour éveiller chez moi sympathie et compréhension. Il vit seul, entouré de livres dans une cabane au fond des bois, situation que j'ai connue. Il habite à une portée de fusil du Québec, n'est pas fait en bois, mais se méfie de la femme, est totalement dénué d'ambitions, gagne juste assez pour vivre de ses deux mains et traverser les longs hivers en ruminant page après page au coin du feu, il est, bref, un de ces innombrables érudits sauvages, les descendants de Thoreau dont la littérature américaine est peuplée. Mais il est loin d'avoir l'humour de ce dernier, qui reconnaissait avoir écrit lui-même 600 des 700 ouvrages de sa bibliothèque (les invendus renvoyés par son éditeur). Winsome est sérieux, mortellement. Et son histoire comporte des morceaux d'écriture d'une sombre et terrible beauté, sur l'hiver, la guerre, entre autres. Mais le problème, avec un romancier qui veut nous faire croire que son personnage, avec une Lee Enfield de la première guerre et sans jamais avoir pratiqué, est capable de spontanément loger un projectile dans le cou d'un homme à 80 mètres, et encore à 450 mètres, en pleine pomme, avec la même arme équipée d'une lunette jamais ajustée, c'est que 1) ça ne se peut pas; et 2) techniquement, il faudrait au minimum être solide. Apprendre à distinguer entre fusil et carabine, balle et volée de plombs, serait déjà un bon début. Dans le mille à tout coup, on n'est plus chez Thoreau, plus dans Shakespeare, mais chez John Wayne. C'est cette infailibilité qui m'a dérangé, plus que le choix éthique du motif de la vengeance.

## JULIUS WINSOME

Gerard Donovan  
Traduit de l'anglais par Georges-Michel Sarotte  
Le Seul  
Paris, 2009, 245 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Variations sur le même t'aime

CHRISTIAN DESMEULES

Pour son dixième titre, Mario Cyr, écrivain né à Saint-Hyacinthe en 1955, pousse à coups de petits chapitres des histoires hantées par la mort et le déclin. Mais peut-être aussi, voire surtout, par le souvenir ému des premières amours. *Revenir à toi*, court roman tout en retenue, enchaîne trois histoires de retrouvailles amoureuses. Trois histoires qui ressemblent plus à des nouvelles regroupées autour d'un même thème qu'à un véritable roman.

*Julien et moi* est le récit de la rencontre de deux hommes, au-

jourd'hui dans la soixantaine, qui se sont aimés à l'adolescence. Le premier s'est marié trois fois, a eu des enfants, a vécu autre chose sans jamais oublier vraiment. L'autre, restaurateur de bâtiments patrimoniaux internationalement connu, a vécu ouvertement son homosexualité. Est-il possible de revivre ses passions d'autrefois? «*Nous sommes vieux, et riches, et nous allons mourir*», exprime avec une certaine lucidité l'un d'entre eux.

Un peu de la même façon, *Elizabeth et Simon* (la rencontre, 50 ans plus tard, d'une artiste et de son modèle) puis *Clarence et la cousine germaine* explorent l'effet du temps, la permanence

de la mémoire sensuelle et le recours au désir comme moyen de conjurer l'inévitable échec. Démonstration courte mais éloquent.

Si pour les uns l'amour semble revenir, pour d'autres il arrive et repart dans un même mouvement ininterrompu. *Chéris*, une plaquette récente d'Alexandre Laferrière, nous retrace ainsi la trajectoire prévisible d'un couple d'amoureux. Des premières semaines de fascination réciproque, «*quand le bonheur se couvre de bonheur*», jusqu'à leur rupture aux motifs plus flous encore que leur embrasement amoureux.

Chronique d'une mort annoncée? Aux yeux de leurs amis respectifs, tout devrait pourtant les séparer. Alors que lui traîne la «*honte de n'être qu'un homme ordinaire*» et qu'il l'est peut-être aussi, elle carbure aux coups de cœur, aux manœuvres exceptionnelles, et «*sa foi en l'amour lui avait fait prendre le mauvais chemin*» plus d'une fois. Leurs deux solitudes s'arriment l'une à l'autre et leur histoire d'amour se téléscopie à la vitesse grand V.

Tout ça dans une espèce de flottement d'incompréhension mutuelle, où tout ce qui n'était que poussière à l'origine redevient poussière.

Changement de ton pour Alexandre Laferrière qui, avec *Début et fin d'un espresso* et *Pour une croûte* (Triptyque, 2002 et 2005), nous avait habitués à une langue plus corrosive et à des personnages montrant plus de relief. Cette histoire forcément banale — comme le sont à peu près toutes les histoires d'amour — est traitée cette fois sans beaucoup de conviction ni d'originalité. Comme un fond de tiroir auquel on aurait fait prendre l'air.

## Collaborateur du Devoir

## REVENIR À TOI

Mario Cyr  
Les Intouchables  
Montréal, 2009, 94 pages

## CHÉRIS

Alexandre Laferrière  
Ed. Rodrigol  
Montréal, 2009, 62 pages

## EN BREF

## Un Fascination pour adultes?

Après l'énorme succès qu'a connu la série *Fascination* auprès des jeunes du monde entier, avec quelque huit millions

d'exemplaires vendus, l'auteur Stéphanie Meyer s'essaie au roman pour adultes. *Les Âmes vagabondes*, chez JC Lattès, mêle le fantastique à l'histoire d'amour. Dans sa version originale, *The Host* est déjà un succès de librairie. — *Le Devoir*

## LA PETITE CHRONIQUE

## En faire presque trop

Je me souviens de cette révélation que fut pour moi la parution en 2002 chez José Corti du *Petit traité de désinvolture*. J'avais même profité d'un voyage à Paris pour me rendre chez l'éditeur. Prévoyait-on pour bientôt un autre Denis Grozdanovitch? Le suivant ne parut qu'en 2005.

Depuis lors, je n'ai jamais cessé de lire cet ex-tennisman d'élite mué en écrivain. Toujours fasciné, toujours déçu. *L'Art difficile de ne presque rien faire*, un recueil de chroniques parues dans diverses publications ou carrément inédites, se lit pourtant d'un trait.

Grozdanovitch a le don des titres. Le dernier en date paraît d'entrée nous convoquer à un doux *farniente* qui se déroulerait quelque part en province. C'est dans la quiétude de ses retraites rurales que le chroniqueur peut penser à souhait aux bizarreries de l'époque.

Volontiers écologique, dénonçant deux fois plutôt qu'une les dévastations du territoire breton par une pollution dictée par l'appât du gain, il oublie parfois les promesses qu'énonce le titre de son livre.

Peut-être ai-je tort, mais je me serais attendu à des chroniques plus portées vers l'ironie paresseuse. Les éléments étaient pourtant réunis qui pouvaient nous donner un aperçu d'un plaisir de vivre: le chat qui se love dans la maison, le goût des livres, la présence lancinante d'une nostalgie de bon aloi.

Pourquoi faut-il que Grozdanovitch se mêle d'avoir des idées? L'indigestion devant les cochonneries sans nombre d'une époque vouée au saccage est tellement évidente qu'elle n'est presque plus matière littéraire. J'avancerais même que, pour un chroniqueur de qualité — ce qu'est notre auteur —, les idées sont presque à bannir. On les laisse voguer dans l'air du temps. Alors qu'un Calet ou un Vialatte ne les évoquaient qu'avec précaution, les touchant du bout des ailes. Leurs chro-

niques, ils les destinaient pourtant eux aussi à des journaux ou à des magazines dans lesquels s'activaient des journalistes. Ils avaient probablement compris qu'ils étaient avant tout des écrivains perdus dans le milieu du journalisme.

Si je me montre un tantinet réticent, c'est que j'aime bien Grozdanovitch et que j'estime que la chronique est un genre trop souvent tenu pour mineur. Car il y a des pages remarquables dans *L'Art difficile de ne presque rien faire*. J'aime que l'auteur ait des goûts littéraires hors de la norme, qu'il ait par exemple un faible pour Anatole France. Je ne déteste pas non plus qu'il souligne le snobisme ou le superficiel occasionnel de ce qu'on nomme le monde de la culture. Quand il raconte l'histoire d'un paysan qui regarde en pleurs sa ferme transformée en atelier d'art, je suis ému comme de raison.

M'est venue l'idée que ce livre, sûrement attachant, l'aurait été bien davantage si son auteur l'avait réduit d'un bon tiers, en lui enlevant ce qui relève un peu trop de la critique sociale et en réduisant la longueur des citations.

Si vous mettez en doute mon appréciation, sachez que j'ai hésité avant de la formuler. Et que j'ai même relu *Brefs aperçus sur l'éternel féminin* qui reparait en poche. Trois ans plus tard, ces nouvelles parfois brillantes ont la grâce primesautière que l'on trouve dans la littérature libertine du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est vraiment pas un reproche.

## L'ART DIFFICILE DE NE PRESQUE RIEN FAIRE

Denis Grozdanovitch  
Denoël  
Paris, 2009, 330 pages

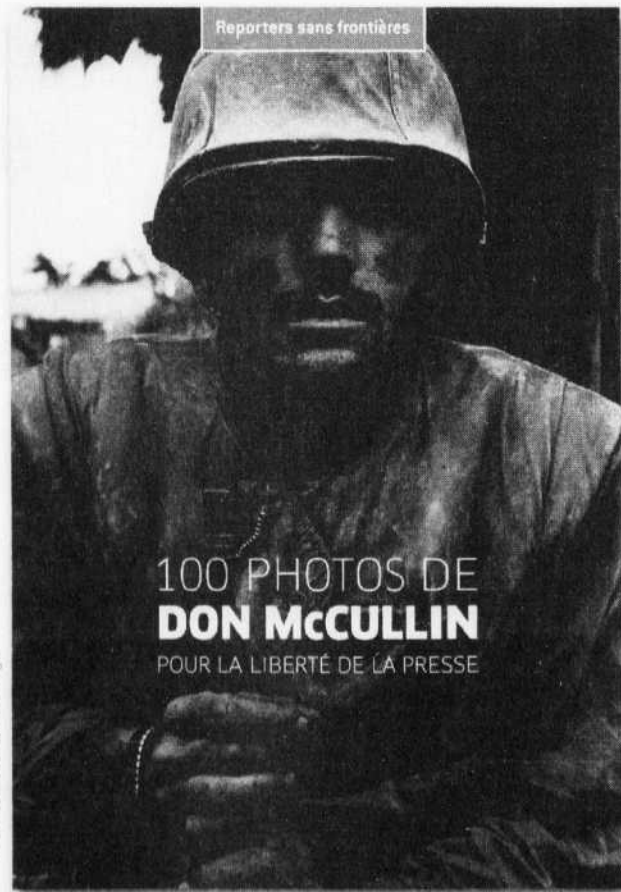
## BREFS APERÇUS SUR L'ÉTERNEL FÉMININ

Denis Grozdanovitch  
Robert Laffont, coll. «Points»  
Paris, 2009, 275 pages



GILLES ARCHAMBAULT

J'aime que l'auteur ait des goûts littéraires hors de la norme, qu'il ait par exemple un faible pour Anatole France



100 PHOTOS DE  
DON McCULLIN  
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

SOUTENEZ REPORTERS SANS FRONTIÈRES,  
ACHÉTEZ LE NOUVEL ALBUM

En vente chez Archambault, Renaud Bray  
et dans les Maisons de la Presse Internationale - \$17

www.rsfcanda.org

LIBRAIRIE **Alire**

Venez rencontrer le D<sup>r</sup> Nathalie Campeau,  
auteur de *L'énergie du cœur*.  
Jeudi 21 mai, à 19 h à la Librairie Alire.

Elle enseigne une technique simple, qui permet de puiser à même l'énergie de notre propre cœur pour améliorer notre niveau d'énergie et notre qualité de vie.

Alire, Librairie indépendante agréée  
450.679.8211 | Place Longueuil

## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Les fêtes secrètes de l'insolite

Le surréalisme d'André Pieyre de Mandiargues a été une école buissonnière dans un jardin carnivore. Quarante-cinq nouvelles et deux «novellas», plus longues, nous entraînent dans ses cérémonies, tandis que se dévoilent ses ex-tases de la vie courante.

GUYLAINE MASSOUTRE

André Pieyre de Mandiargues (1909-1991) était un surréaliste de la seconde génération. S'il fut poète, c'est à la magie de sa prose romanesque, un genre pourfendu par Breton, qu'il doit cette classification d'après-guerre. Breton dut se rendre à l'évidence: admirer son sens du rêve, ses fictions hantées de merveilleux et de fantasmagories, ses passions italiennes et son érotisme invétéré. *Récits érotiques et fantastiques* réunit enfin la prose, moins deux romans, de cet ami de Michaux, de Gracq et de toute la planète surréaliste. Présentés par sa fille Sybille, ses textes sont un culte offert à la beauté crue, voire cruelle, qu'il conçut avec Bona, sa femme artiste-peintre.

*Le Musée noir* l'intronisa en 1946. Ces nouvelles aux reflets d'inconscient dans des âmes pures font un pont entre l'écriture d'un Klossowski et la peinture d'un Balthus. Nul hasard! Initié très tôt au futurisme et à l'avant-garde, cet héritier d'une fortune familiale à 21 ans s'est mis à courir l'Europe et les boîtes de jazz à Paris.

Le voici avec Leonor Fini, Max Ernst, Meret Oppenheim, Picasso, Dali et d'autres. Il va concevoir des bijoux littéraires, sur fond géométrique, aussi scintillants que concis. *Soleil des loups*, son second lot de

nouvelles, lui vaut le Prix des critiques, happé par sa manière japonaise. *Marbre* vient exposer son Italie élective et *Le Lis de mer* livre l'éden dont le corps de Bona est le blason.

## Mythologie personnelle

*Le Belvédère* et *Le Cadran lunaire* sont ses derniers fruits des années 50. Le couple, atypique, éclate... jusqu'au remariage en 1967. Un intense roman lubrique, *La Motocyclette*, et *La Marge*, roman à la sensualité plus compliquée, couronné du Goncourt, le portent alors devant le grand public.

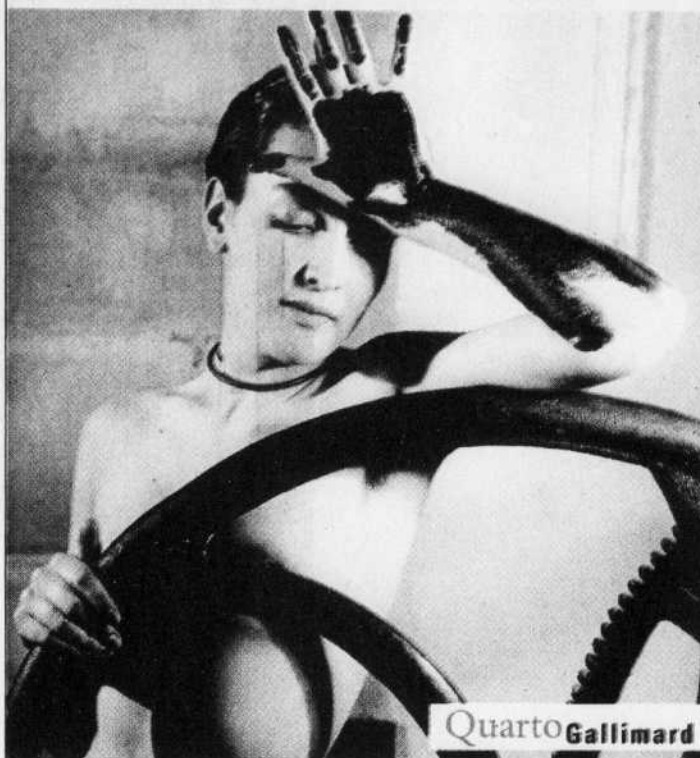
Toutefois, sa préciosité s'épanouit mieux dans sa prose poétique et ses poèmes en prose — *Mascarets*, *Croiseur noir*, *Sous la lame* ou *L'ivre Œil*, illustrés de signatures prestigieuses —, qui lui valent le Grand Prix de poésie de l'Académie française en 1979.

Au théâtre, il donne *Isabelle Morra*, *Madame de Sade* et *L'Arbre des tropiques* d'après Mishima. De généreux essais, *Bona l'amour et la peinture*, *Arcimboldo, le merveilleux* ou *Le Trésor cruel* de Hans Bellmer justifient le Grand Prix national des arts et lettres, pour cet imaginaire presque complet en 1985.

Il a vécu pour les sens: «[...] la beauté naît et meurt continuellement dans l'esprit humain, à mesure que des générations succèdent à leurs devancières.»

## André Pieyre de Mandiargues

## Récits érotiques et fantastiques



Quarto Gallimard

Dans *Feu de braise* et *La Porte dévergondée*, plein d'enfants et de bourreaux, d'escaliers et d'animaux, sa lucidité froide affronte les forces irrationnelles. «L'histoire retombera au dehors, pluie de fleurs mortes. L'amour sort du futur avec un bruit de torrent, et il se jette dans le passé pour le laver de toutes les souillures de l'existence», écrivait-il dans *Mascarets*, en juin 1968. Hors de l'œuvre, le mimé-

tisme d'une génération guidée par ses artistes prolongeait l'aventure dans la rue, secouant les institutions.

## Amours frivoles

Surprise, un témoignage accompagne cette résurgence éditoriale indispensable. Dans *Le pire, c'est la neige*, la journaliste du magazine *Elle* et de *Madame Figaro*, chroniqueuse et auteure de livres sur la mode, la

cuisine et la beauté, évoque en 79 récits intimes sa liaison de jeunesse, devenue complicité amoureuse, jeux amicaux et sensibles, très légers, avec Pieyre de Mandiargues.

Des extraits de lettres font le portrait d'un homme qui se souciait peu de fidélité. Souvent acidulé, le récit retient la curiosité, sans la satisfaire: décevant par ses effluves mondains aux notes superficielles, il séduit comme les acteurs fantaisistes de cette génération.

Une foule de figures illustres s'y presse sans insister, traversant miroirs et corridors tels des apparitions en chemise de nuit. Cette muse a-t-elle été à Mandiargues, comme elle le prétend, ce que Nadja fut à Breton? A le frôler et à forcer les coïncidences, ce récit de côté fait sentir les spasmes d'une époque libertaire, sa théâtralité et ses dé-

lices, éclairés par les feux follets de l'instant.

Puisse l'écrivain demeurer par les yeux de Gracq: «Contre les doctrines de l'objectivité de l'auteur et de la liberté des personnages, j'apprécie beaucoup que Pieyre de Mandiargues approuve, instruisse, admoneste ses personnages, à la façon d'un ange gardien qui a une partialité pour l'école buissonnière, et ses idées à lui sur la manière de conduire en paradis.»

Collaboratrice du Devoir

## RÉCITS ÉROTIQUES ET FANTASTIQUES

André Pieyre de Mandiargues  
Quarto Gallimard  
Paris, 2009, 949 pages

## LE PIRE, C'EST LA NEIGE

Jacqueline Demornex  
Sabine Wespèiser éditeur  
Paris, 2009, 253 pages

ESSAI

## L'originalité du syndicalisme québécois

L'historien Jacques Rouillard compare les syndicats internationaux aux syndicats créés sous l'égide de l'Église catholique

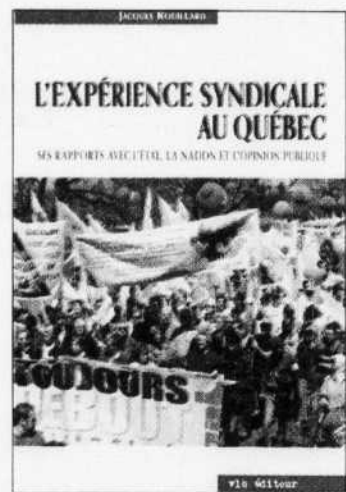
MICHEL LAPIERRE

La thèse de Jacques Rouillard frappe par sa hardiesse: ce ne sont pas les syndicats catholiques qui, à Montréal, au début du XX<sup>e</sup> siècle, «posent les bases, dans la société francophone, d'un courant social-démocrate vigoureux», mais bien les syndicats «internationaux», dont l'esprit et la haute direction viennent des États-Unis. Le syndicalisme étranger aurait-il colonisé le Québec ouvrier?

Rouillard n'énonce pas cette question troublante, mais elle nous effleure l'esprit à la lecture de son ouvrage solide *L'Expérience syndicale au Québec*. Au fil des pages consacrées aux rapports de la défense des travailleurs «avec l'État, la nation et l'opinion publique», l'historien remonte à la fondation en 1897, par des syndicats d'origine états-unienne, du Conseil des métiers et du travail de Montréal. Dans le sillage de cet organisme s'inscrira beaucoup plus tard la FTQ, dont le caractère sera, cette fois, très national (au sens québécois du terme).

L'historien compare les syndicats internationaux aux syndicats créés sous l'égide de l'Église et regroupés en 1921 dans la Confédération des travailleurs catholiques du Canada, l'ancêtre de la CSN, aujourd'hui si laïque et si québécoise. Comme il le montre avec pertinence, ceux-ci ont préconisé plus audacieusement que ceux-ci des idées avancées, comme la nécessité pour tous de fréquenter l'école, la nationalisation des services publics, le suffrage féminin et le besoin impérieux de lois sociales.

De façon percutante, Rouillard souligne l'opposition entre les syndicats internationaux (que le clergé fustigeait sous le nom de «syndicats neutres») et l'opinion catholique majoritaire à propos du débat sur la guerre d'Espagne. En 1936, le Congrès des métiers et du travail du Canada, réuni à Montréal, a en effet adopté une résolution d'appui aux républicains espagnols, démocratiquement élus



mais combattus par les rebelles franquistes.

Dans un discours lors d'une manifestation monstre organisée à la suite d'une lettre circulaire de l'archevêché, Philippe Girard, président du Conseil central des syndicats catholiques de la métropole, a interprété la résolution des syndicats internationaux comme un appui au communisme et rejeté leur attitude avec indignation. Rouillard a beau jeu d'insister sur le contraste entre le mouvement revendicateur d'origine anglo-saxonne, auquel adhérait la majorité des travailleurs syndiqués canadiens-français, et son rival d'inspiration ecclésiastique.

Entre un courant ouvrier frère du travaillisme britannique, représenté au Canada par la Co-operative Commonwealth Federation, l'ancêtre du NPD, et un autre tenté, sous l'influence de l'école sociale populaire du jésuite Joseph-Papin Archambault, par le corporatisme que les régimes fascistes étaient en train de discréditer à jamais, le choix devient aujourd'hui évident. Mais cela n'était pas aussi clair en 1936.

Le Québec en connaissait beaucoup moins sur les liens qui unissaient le corporatisme au fascisme que sur l'héritage colonial de l'Empire britannique. Ce petit détail, Rouillard l'oublie en rabaisant, au profit du syndicalisme d'esprit anglo-saxon, le syndicalisme catholique, courant fédéraliste

ouvert à plusieurs ethnies, certes, mais surtout résistance culturelle canadienne-française à une uniformisation venue d'ailleurs.

Reste que l'historien fait une analyse convaincante de la situation antérieure à la Révolution tranquille. Il néglige cependant d'expliquer pourquoi par la suite les deux syndicalismes aux origines si dissemblables finissent par converger vers un même idéal en assumant la conscience nationale québécoise au point de promouvoir l'idée d'un État souverain. Un Gérald Larose, de la CSN, rejoint un Fernand Daoust, de la FTQ, en dépassant la rivalité syndicale souvent engendrée, chez d'autres, par l'esprit de chapelle.

Il y a donc une force qui rassemble. Notre mouvement de défense des travailleurs a réussi à concilier la tradition revendicatrice anglo-saxonne, affaiblie par la tentation affairiste, avec un héritage plus doctrinaire, où l'on passait d'un catholicisme rétrograde à une pensée presque marxiste. C'est parce qu'il a su, grâce à ses meneurs les plus éclairés, faire de la souveraineté politique du Québec une question sociale au diapason de toute l'humanité.

Collaborateur du Devoir

## L'EXPÉRIENCE SYNDICALE AU QUÉBEC

Jacques Rouillard  
VLB  
Montréal, 2009, 400 pages

«RENCONTRES LIBER»  
Des livres et leurs auteurs

Est-ce que cela se soigne?  
Les pathologies de la gestion

avec  
Omar Aktouf  
Halte au gâchis

Bernard Demers  
Psychopathologie de la gestion

Gilles Paquet  
Gouvernance, mode d'emploi

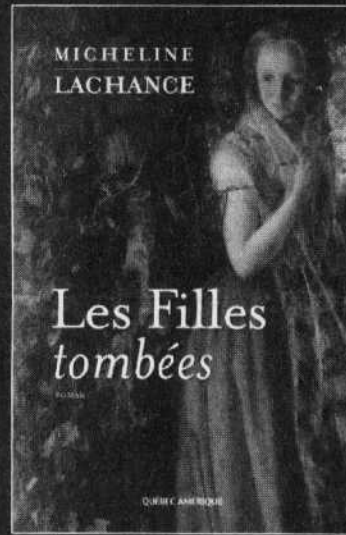
Dimanche 24 mai de 14h à 16h

Librairie Gallimard  
3700, boulevard Saint-Laurent, Montréal

ENTRÉE LIBRE  
RÉSERVATION 514-499-2012

Félicitations à  
Micheline LachanceGRAND PRIX DU LIVRE DE LA  
MONTÉRÉGIE 2009

Photo: Martine Doyon



MICHELINE  
LACHANCE  
  
Les Filles  
tombées

Photo: Annette

«C'est son meilleur roman!»

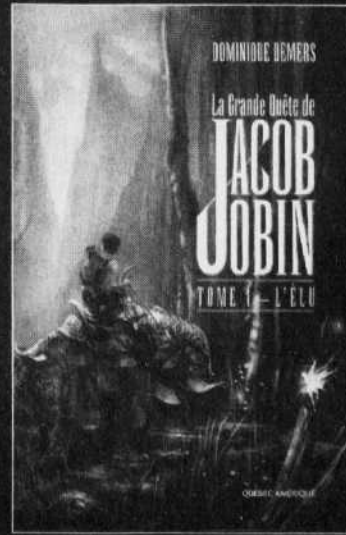
Janette Bertrand, Radio-Canada — On fait tous du show business

«Passionnant à lire, et très éclairant.»

Danielle Laurin, Magazine Elle Québec

Félicitations à  
Dominique DemersPRIX DES LECTEURS 15-18 ANS  
RADIO-CANADA ET CENTRE FORA 2009

Photo: Martine Doyon



«[...] une œuvre enlevante qui n'a rien à envier à celles de ses collègues anglo-saxons et qui se compare avantageusement à des classiques comme *The Spiderwick Chronicles* d'Holly Black.»  
60'60'60'60'60' : UN BIJOU

Robert Laplante, *Entre les lignes*

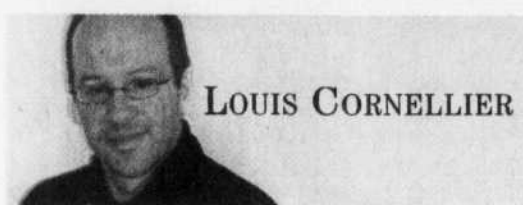


QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

# ESSAIS

RELIGION

## Le Jésus de Jasmin



LOUIS CORNELLIER

Dans sa «*Lettre pour porter à rechercher Dieu*», le magnifique et profond texte poétique qui ouvre les *Pensées* (dans l'édition établie d'après l'«*ordre*» pascalien par Philippe Sellier, Pocket, 2003), le grand Pascal tourmente les athées et agnostiques satisfaits. «*Rien n'est si important à l'homme que son état, lance-t-il. Rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel. [...] C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes.*»

Le narrateur du *Rire de Jésus*, un certain Aran, ami d'enfance du célèbre Nazarien, prend conscience sur le tard de cette monstruosité décrite par Pascal. «*Moi, écrit-il, qui jusqu'ici ne s'encombrais jamais trop trop de réflexions philosophiques... d'une inquiétude métaphysique. Je me sens arrivé à une sorte de carrefour de ma vie. Je cherche quelque chose sans savoir trop quoi.*» Serait-ce trop extrapoler que de présumer que le changement d'attitude de ce personnage romanesque correspond à celui de son créateur, c'est-à-dire le bouillant Claude Jasmin, qui se présente lui-même comme un ancien «*Québécois farouchement anticlérical*», devenu «*agnostique*, [mais] tout de même fervent croyant?»

Le *Rire de Jésus*, en effet, est un roman. Il présente le contenu de 19 «*rouleaux sur papyrus*», récemment découverts, par des archéologues amateurs, sur le territoire de l'ancienne Gaule et attri-

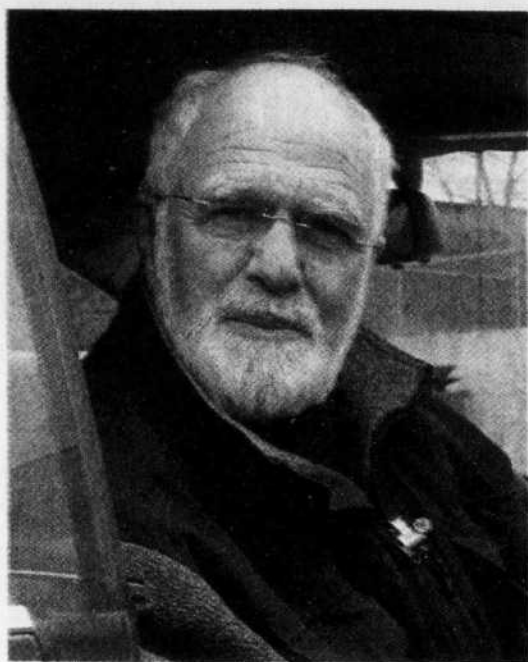
bués à cet Aran, ami d'enfance de Jésus et homme d'affaires prospère. Sorte d'évangile apocryphe, il raconte la vie du Christ à partir d'un point de vue original.

Voilà donc Jasmin l'impétueux, le mécréant, qui, tout à coup, dans un style apaisé, presque serein, raconte un Jésus doucement rieur, débordant d'humanité ordinaire, et dont le parcours ébranle les doutes des plus réfractaires à sa «*folie*». Aran, ce serait donc un peu Jasmin?

### Des visions de Jésus

Le genre «*nouvel évangile*», raconté d'un point de vue moderne, a été souvent pratiqué dans les années récentes. Il y eut le Christ de Kazantzakis, repris par Scorsese, tenté par la chair et la normalité; le Christ intense et trouble de Norman Mailer dans *L'Évangile selon le Fils*; le Christ ensanglanté de Mel Gibson, qui illustre l'inhumaine barbarie des hommes; le Christ souriant de Didier Decoin, dans *Jésus le Dieu qui riait*. Jasmin, d'une certaine manière, emprunte un peu à l'esprit de cette dernière œuvre et à celui, très saisissant, de *L'Évangile selon Pilate*, d'Éric-Emmanuel Schmitt.

Ces œuvres narratives peuvent presque être considérées comme des essais en ce qu'elles présentent, plus qu'une histoire, une vision idéelle du Fils de l'Homme. Chez Jasmin, le caractère humain de Jésus est magnifié. Comme les évangiles canoniques traitent très peu de l'enfance et de la jeunesse du Christ, il y a là un espace imaginaire à combler. Jasmin ne s'en prive pas, en investissant, par l'entremise de son narrateur, ce territoire chrétien peu fréquenté. «*Avec toutes ces notes que j'accumule sur mon ami d'enfance, le regretté disparu, fait-il écrire à Aran, je voudrais arriver à une sorte de biographie, à l'aide d'un ou de livres, pour mieux illustrer ce qu'il avait été dans sa jeunesse. Cela, par exemple, son goût de la musique, de la danse aussi, personne, rien n'en parle.*» Il sera aussi



L'écrivain Claude Jasmin

MARC BARRIÈRE

question du jeune Jésus curieux de tout, archistudieux mais rieur, dévoreur de gâteau au miel et protecteur des animaux. Il y a là des images d'Épinal qui pourraient faire sourire si ce n'était de la profonde délicatesse avec laquelle elles sont présentées.

Le cœur du livre de Jasmin, toutefois, malgré le titre et l'angle suggéré en quatrième de couverture qui insiste sur l'enfance de Jésus, est ailleurs. Il est dans le rapport à toute cette histoire qu'entretient Aran et, par transposition, tous ceux qui sont déchirés entre le doute, voire le refus, et l'attrance. En faisant d'Aran le jeune homme riche et le fils prodigue des évangiles, Jasmin le présente comme celui que le Christ touche, mais qui refuse de le

suivre parce qu'il a trop à perdre ici-bas. L'indifférence, alors, celle qui stigmatise brillamment Pascal, devient une sorte de refuge consolateur. Le personnage de Jésus est bien sympathique, certes, mais tout le reste — la faiblesse comme force, la vie éternelle — est trop fou pour entraîner l'adhésion, se dit-on.

Chez Schmitt, Pilate incarne une rationalité matérialiste qui refuse de céder. Chez Jasmin, Aran, lui, cultive le remords et la résistance. Dans les deux cas, pourtant, et c'est ce qui fait la force de ces œuvres, le doute à l'égard du doute finit par s'installer. Au moment où naît le christianisme, où des hommes et des femmes témoignent de leur foi dans le Christ au risque de finir dans l'arène aux lions, ceux qui connaissent l'histoire de Jésus n'arrivent plus à en libérer leur esprit. En racontant, avec cette belle sensibilité que procure parfois la maturité, ce tiraillement, Jasmin ne joue pas les prosélytes. Il redit simplement, à la suite de Pascal, que refuser d'affronter honnêtement cette question est une bêtise.

Le *Rire de Jésus* contient quelques redondances — «*Je ne répète pas. J'insiste*», se défend toutefois Aran —, des inexactitudes historiques — l'évangéliste Jean, contrairement à ce que comporte la tradition, n'est pas un des douze — et des anachronismes — Aran, qui à l'âge de Jésus, ne peut pas avoir lu, au moment où il rédige son texte, les évangiles canoniques qui ne sont pas encore écrits. Mettons ça sur le compte du genre romanesque et retenons plutôt un motif d'inquiétude quant à l'avenir de la force d'ébranlement chrétien: quand plus personne ne connaîtra cette histoire, quand l'indifférence religieuse régnera, quel doute salvateur sera encore possible?

louisco@sympatico.ca

### LE RIRE DE JÉSUS

Claude Jasmin  
Marcel Broquet  
Saint-Sauveur, 2009, 264 pages

## Pas jojo, l'histoire de *La Joute*

De la rapine institutionnelle considérée comme un des beaux-arts

STÉPHANE BAILLARGEON

La grande sculpture-fontaine *La Joute* de Jean-Paul Riopelle a été «*délocalisée*» du parc Olympique au début de la décennie avec l'accord du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), son propriétaire officiel. Réparée, astiquée, elle trône sur la place Jean-Paul-Riopelle entre le siège social de la Caisse de dépôt et placement (CDP) et le Palais des congrès de Montréal, dans le Quartier international de Montréal (QIM). Autant de perdu pour les pauvres, autant de gagné pour les riches.

En fouillant pour comprendre les dessous de ce larcin orchestré pendant des années, le journaliste Jacques Keable a notamment découvert que Jean-Claude Cyr était alors président du conseil d'administration du QIM, membre du conseil d'administration du MACM et cadre supérieur de la CDP. Il donnait l'impression de s'emprunter et de se prêter à lui-même.

«*Est-ce qu'on n'était pas dans la situation où Jean-Claude Cyr du Musée de la demande de déménager une œuvre devant le bureau de Jean-Claude Cyr de la Caisse?* demande le reporter à l'administrateur trois fois bien placé. La conversation est repro-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

*La Joute*, la sculpture-fontaine de Riopelle intégrée plusieurs années au parc Olympique, a été démantelée en novembre 2002 pour être réinstallée entre le Palais des congrès et l'édifice de la Caisse de dépôt, dans le quartier de la finance.

duite dans son livre *Les Folles Vies de La Joute de Riopelle*, publié par Lux.

L'essayiste-enquêteur ne s'aventure pas jusqu'à parler de conflit d'intérêts. Il préfère évoquer la possibilité d'une formation chez les jésuites du triple chapeauté et cite au complet la réponse casuistique du très intéressé.

«*Non, non, non, ergote Jean-Claude Cyr. Je vais me permettre un commentaire ici: on parle parfois de la notion de conflits d'intérêts. Moi, je vous dirais que l'alignement des intérêts est souvent essentiel à de*

*grandes réalisations. Et dans ce sens-là, mon rôle était de m'assurer que tous les intérêts s'alignent pour arriver à un résultat. Ce n'est pas moi qui me demandais la permission à moi-même, loin de là. [...] Je me sens tout à fait à l'aise d'avoir joué le rôle que j'ai joué et je ne pense pas que j'aie mis personne en situation de conflit d'intérêts là-dedans.*»

### Rôle de l'art public

Jacques Keable a combattu pour le maintien de *La Joute* dans Hochelaga-Maisonneuve, son quartier. Il a également

travaillé pendant des années à Radio-Canada. Il met maintenant à profit ses talents de fouineur et de vulgarisateur pour remonter les filières, dénouer les impasses et éclairer les dessous comme les mougouilles de ce pillage perpétré contre le quartier populaire au profit du secteur de la finance et des congrès.

Tout y passe. La création de l'œuvre par Riopelle jusqu'en 1974. Son achat par un groupe de radiologistes réunis par Champlain Charest, grand ami de l'artiste, et son intégration in extremis au parc Olympique. Son démantèlement et

son transfert vers le centre-ville, avec la réaction du quartier populaire, sans soutien de la part des élus.

L'examen fourmillé de détails qui intéresseront aussi bien les spécialistes que la population en général. Surtout, au total, Jacques Keable finit par remettre en question le rôle et la valeur de l'art public au Québec, faisant du cas de *La Joute* le symptôme d'un mal beaucoup plus profond.

«*On sent bien que le vrai problème est d'ordre politique*», écrit en préface le professeur François-Marc Gagnon, grand spécialiste de l'automatisme

et de Riopelle. *Liberté, égalité, fraternité. Les citoyens ne sont pas égaux dans notre piètre démocratie. L'art est pour les riches. Les pauvres ont leur stade et leur bière. Ce sont nos "bottines vernies" qui décident où (dé)placer les œuvres d'art, sans consulter les gens ni tenir le moindre compte de leurs réclamations légitimes.*»

Le Devoir

### LES FOLLES VIES DE LA JOUTE DE RIOPELLE

Jacques Keable  
Lux éditeur  
Montréal, 2009, 252 pages

LE PRIX DES LIBRAIRES du Québec 2009

ORGANISÉ PAR L'ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS!

CATÉGORIE ROMAN QUÉBÉCOIS : CATHERINE MAVRIKAKIS

CATÉGORIE ROMAN HORS QUÉBEC : CORMAC MCCARTHY

La route

LE CIEL DE BAY CITY (Héliotrope)

LA ROUTE (de l'Olivier)

WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA

alq Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts Canada Heritage Patrimoine Canada Québec Pour la culture et le développement de la région métropolitaine de Québec memento LE DEVOIR métr

Dissidence, résistance et communion en Église

avec Alain Ambault, Lise Baroni Dansereau, Yvonne Bergeron, Lucien Lemieux, Marco Veilleux

Animation : Yvon Métras, éditeur chez Novalis

Mercredi 20 mai 19 h 30

Réservation obligatoire

Beaucoup plus qu'une librairie!  
Salle de conférences et café-resto  
2661 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585  
Contribution suggérée de \$5

Avec le soutien de la Sodex SODEC Québec